Ce jour où tout bascule

Belfort 8/9

Le 10 mars 1887, une explosion, un carnage, une ville choquée

Ce jour-là a marqué le destin de Belfort. Une date primordiale dans l'histoire de la ville. Notre série estivale relate, en neuf épisodes, neuf journées décisives dans l'évolution de la cité. Aujourd'hui, le 10 mars 1887 : une explosion à l'arsenal fait 11 morts.

Une violente explosion a traumatisé Belfort le 10 mars 1887.

Vers 11 h 40, une terrible déflagration retentit depuis le hangar en bois de la cour de l'arsenal où 18 artificiers du 9e bataillon d'artillerie de forteresse chargeaient en poudre de gros obus de 100 kilos.

Des corps déchiquetés, affreusement mutilés

L'arsenal est un espace militaire *extra muros*, accolé à la muraille au sud de la ville, entre la falaise du Lion et la caserne Vauban, le long du canal usinier.

Un groupe d'artificiers emplissait de mélinite d'anciens obus en fonte, un obus posé à terre a pris feu et éclaté sans cause apparente. Neuf hommes sont tués sur le coup, huit autres blessés grièvement, trois décéderont portant le bilan à onze victimes.

Les corps sont affreusement marqués, mutilés, hachés. Un militaire a eu la tête complètement arrachée par un éclat d'obus. Deux canonniers manquant à l'appel ont été déchiquetés, les débris ramassés dans des seaux, une tête emportée sur les remparts. Ils ne furent identifiés que grâce à la plaque portant leur numéro matricule.

Hangar pulvérisé

Médecins militaires et civils accourent, certains blessés sont soignés dans la pharmacie Kroël toute proche, un chariot est réquisitionné pour transporter les corps à l'hôpital militaire. Des victimes sont amputées.

Le hangar sous lequel se tenaient les artificiers a été pulvérisé, des débris du bâtiment projetés en dehors de l'arsenal par la violence de l'explosion. La vingtaine d'hommes présents au moment de l'explosion formait « la petite équipe », une heure plus tard, ils devaient être au nombre de 45.

Souscription pour l'achat de couronnes mortuaires

Les propriétés explosives de l'acide picrique ont été révélées par le chimiste français Eugène Turpin (1848-1927). Breveté en 1885, le nouvel explosif dénommé mélinite, s'avère six à sept fois plus puissant que la poudre noire qu'il remplace.

La ville endeuillée est en émoi. Plusieurs souscriptions sont ouvertes pour l'achat de couronnes mortuaires. Les Belfortains expriment leur douleur lors des funérailles.

Un monument au cimetière des Mobiles

Les magasins sont fermés le long du parcours du cortège de neuf cercueils portés sur des affûts de canons de l'hôpital militaire à l'église Saint-Christophe. Ils sont recouverts d'étoffes tricolores, les roues des chars funèbres garnies de feuillage. Chaque voiture est traînée par six chevaux.

L'ensemble des officiers de la garnison offre une journée de solde pour l'érection d'un monument commémoratif au cimetière des Mobiles.

À Belfort, on prend conscience de l'absurdité et du danger de garder une poudrière au cœur de la ville.

• De notre correspondant local de presse René Bernat



Une foule immense assiste à l'enterrement des victimes à Belfort. Les magasins sont fermés le long du parcours du cortège de neuf cercueils portés sur des affûts de canons. Photo Archives départementales du Territoire de Belfort

1832

C'est l'année de la création du nouvel arsenal au pied du château, muni d'une importante poudrière. Aujourd'hui, le lieu accueille la Poudrière, une salle de musiques actuelles.



Photo Simon Iung

Une réaction chimique fatale : la mélinite mise hors de cause après une enquête

Ce terrible événement jette un doute sur le nouvel explosif adopté en 1885 par l'armée française. Le général Boulanger, ministre de la Guerre, charge le chimiste Marcelin Berthelot, son collègue ministre de l'Instruction publique, de trouver les raisons de ce drame.

La cause est très vite décelée. Avant de les charger, on a lavé avec de la potasse l'intérieur des obus qui ont contenu auparavant de la poudre noire. Les traces de potasse se sont combinées dangereusement avec l'acide picrique. L'examen des fragments de l'obus par Berthelot confirme une réaction chimique entre la mélinite et le vernis qui recouvrait intérieurement les anciens obus.

Des tirs d'essai convaincants

La négligence d'un ouvrier qui a laissé de l'eau à l'intérieur de l'obus est d'abord dénoncée. Il faut se rassurer. Des tirs d'essai, effectués au polygone de Calais en septembre 1887 et des expériences menées au fort de Saint-Cyr et au camp de Châlons ne donnent lieu à aucun incident. La manipulation de la mélinite et le traitement des projectiles n'exposent à aucun danger. Manipulée depuis plusieurs années, elle n'a d'ailleurs provoqué aucun accident avant celui de Belfort.

Inobservation des prescriptions scientifiques

Le journal belfortain *La Frontière* du 3 avril relate qu'une expérience a été menée dans les carrières de Pérouse où des obus ont été soumis à des épreuves de brisure. L'enquête conclut donc que la catastrophe ne doit être attribuée qu'à l'inobservation des prescriptions scientifiques et non à la nature dangereuse du produit.

Des officiers sont sanctionnés dans un premier temps, l'enquête révèle que les ateliers de chargement des obus étaient installés dans des conditions défectueuses et mal surveillées. L'armée, soulagée, élimine toutes les vieilles enveloppes d'obus et conserve la mélinite.



Un monument est élevé à la mémoire des artilleurs victimes de l'explosion, au cimetière des Mobiles. Photo Archives départementales

La crise de l'obus torpille impose le réaménagement de la ceinture fortifiée

L'adoption de la mélinite est un élément essentiel dans la mise au point de l'obus torpille. Ce nouveau projectile rend caducs les nouveaux forts Séré de Rivières à peine terminés (1874 à 1885). Le projectile explose soit avant l'impact en mitraillant les hommes, soit après en pénétrant dans l'ouvrage. Voûtes et murs de pierres sont alors détruits.

Des forts en pierre seront recouverts de béton

L'artillerie exposée devenue vulnérable doit être dispersée. Vingt-six batteries moins repérables sont édifiées entre les forts de 1887 à 1895. Des forts en pierres seront en partie recouverts de béton, travail colossal et coûteux avec l'enlèvement des 3 mètres de terre recouvrante, la pose d'une couche de sable de 1 m à 1,50 m d'épaisseur puis d'une dalle de béton de 2,50 m à 3 m d'épaisseur.

Les hommes et les munitions s'abriteront dans des abris et magasins-cavernes creusés en profondeur sous le fort ou à proximité.

La dernière adaptation consiste à bâtir des ouvrages intermédiaires en béton pour couvrir les intervalles entre les forts. Cinq chantiers s'ouvrent à Chèvremont, aux Fougerais, au Haut-Bois, à la Côte d'Essert et au Monceau à Valdoie.



De nouveaux ouvrages en béton, dont celui du Monceau à Valdoie, seront construits. Photo René Bernat